

Et sur tous ces damnés brillait un gai sourire,
Et leurs mains se pressaient dans un commun délire,
Et leurs pas s'enchaînaient, se brisaient tour à tour;
Ces groupes enivrés jusqu'à la blanche aurore
Voulaient rire... et minuit ne sonnait pas encore
Au beffroi de la grande tour...

Minuit enfin sonna... Les lampes s'éteignirent;
Des rires et des pleurs tout à coup s'entendirent;
Et (si d'un saint ermite on rêverait l'écrit)
Un vassal vit alors, avec de rouges flammes,
Des fantômes ailés et des formes de femmes
S'enfuir de la tour de granit...

Or, dans son vieux grimoire ajouta notre ermite,
Ces femmes qui, brûlant d'une flamme maudite,
Et dansaient et riaient au fort de l'ouragan,
Ces femmes avaient fait un pacte avec le crime;
Ces fiers barons, c'étaient... les esprits de l'abîme!
Ce troubadour c'était... Satan!

Après un tel malheur, n'allez pas, jeunes filles,
N'allez pas, le soir, dans de bruyants quadrilles,
Trop folles, vous livrer à vos ébats joyeux,
De peur que dans vos bras vos danseurs infidèles
Ne deviennent démons, et, sur leurs noirs ailes,
Ne vous emportent loin des cieux.

HENRI ROCHER.

LE FIANCÉ.

Un soir, dans un château qui se mirait sur l'onde,
Avec ses grands arceaux et ses donjons noirs,
Une jeune beauté parait sa tête blonde
Du voile nuptial où l'aiguille féconde
Aux fleurs a marié les fruits.

La pauvre fille, hélas! abattue et plaintive,
Attend depuis longtemps son époux adoré:
Au bruit le plus léger qui monte de la rive,
Echappant aux doux soins de sa mère attentive,
Elle vole au balcon doré.

Pour entendre et pour voir, en vain elle se penche;
Rien ne rassure encor son amour alarmé:
Le seul bruit qui s'élève est celui d'une branche;
L'œil ne peut distinguer la voile étroite et blanche
Qui ramène son bien-aimé.

II

Assis sur sa barque légère,
Loin du castel, un troubadour,
Suivant le fil de la rivière,
Tient sa harpe et rêve d'amour;
Tout à coup de jeunes sylphides
S'avance un tournoyant essaim;

Les arbres de rosée humides
Mouillent leurs ailes de saïn;
Leur troupe errante et vagabonde,
Courant parmi les églantines,
De la forêt triste et profonde
Anime les sombres sentiers.

Le troubadour s'arrête, hésite,
Puis il évite
De se tourner pour les revoir;
Car sa bien-aimée à cette heure
L'attend et pleure
Sur le balcon du vieux manoir.

III

Ciel! une forme aérienne
Glisse dans un faible rayon;
Une robe longue, incertaine,
Sembait flotter à l'horizon;
Sur une transparente épaule,
Sur un sein pâle et gracieux,
Comme les feuilles sur le saule,
Se répandent de longs cheveux.

Ce n'est pas l'ombre solitaire
D'une fille morte à quinze ans,
Ni celle d'une jeune mère
Qui vient pour revoir ses enfants.
C'est une fée : elle s'avance;
Le flot coule plus doucement,
Et la brise agite en silence
Son écharpe aux franges d'argent.

Autour d'elle un reflet d'opale
Scintille dans le sombre azur;
Le souffle que sa bouche exhale
Embaume l'air suave et pur.
Sous la voile onduleuse et blanche,
Apercevant le troubadour,
Sur son beau front elle se penche
En murmurant un mot d'amour.

Le troubadour s'arrête, hésite,
Puis il évite
Et de l'entendre et de la voir;
Car sa bien-aimée à cette heure
L'attend et pleure
Sur le balcon du vieux manoir.

IV

Bientôt auprès de sa nacelle
S'élève une amoureuse voix;
Il entend son nom qui se mêle
Au bruit des ondes et des bois.
Il se tourne, et voit une ondine
Au milieu des flots caressants;
Le galeux et l'algue marine
Présent l'albâtre de ses flancs.

• Gentil troubadour, viens, dit-elle,
• Le monde est indigne de toi;
• Viens, je suis toujours jeune et belle,
• Beau jeune homme, viens avec moi.
• J'ai des grottes de coquillages,
• Des poissons aux écailles d'or,
• Des cascades de frais riviages,
• Et d'autres merveilles encor...

• Dans les vents, dans les eaux courantes,
• C'est moi qui mollement bruis,
• Moi que les étoiles tombantes
• Visitent dans les douces nuits.
• Tu le vois, je suis rose et blanche,
• Plus belle qu'un ange des cieux;
• Viens, sous le fleuve qui s'épanche
• S'ouvre mon palais gracieux.

Elle dit, la vague limpide
Autour d'elle semble frémir;
Elle frappe d'un pied timide
L'onde qui la fait tressaillir.
Ses bras nus, avec nonchalance,
Divisent les flots amoureux;
Elle sourit et se balance,
Et la lune éclaire ses yeux.

Le troubadour s'arrête, hésite,
Puis il évite
Et de l'entendre et de la voir;
Car sa bien-aimée à cette heure
L'attend et pleure
Sur le balcon du vieux manoir.

V

Un peu plus tard, la vierge, à ses craintes en proie,
Vit l'esquisse au milieu des brouillards incertains.
• C'est lui! c'est lui! dit-elle, immobile de joie;
• O ma mère! viens voir, le Seigneur nous l'envoie;
• Plus de larmes, plus de chagrins!

Déjà dans le château cette heureuse nouvelle
Passe de bouche en bouche, et vole et se répand;
De buis et de flambeaux on pare la chapelle;
Sous son voile brodé, le calice étincelle
Devant les chandeliers d'argent.

L'esquisse toucha le bord : pressant ses pas rapides,
Le châtelain joyeux reçut le troubadour.
Les chœurs aériens des rêveuses sylphides,
Et la fée et l'ondine aux paroles timides,
N'avaient pu vaincre son amour.

LES TROIS MOINES ROUGES.

Je frémis de tous mes membres, je frémis
de douleur, en voyant les malheurs qui frap-
pent la terre.

En songeant à l'événement qui vient, horri-
ble, d'arriver aux environs de la ville de
Quimper, il y a un an.

Katelik Moal cheminait en disant son cha-
pelet, quand trois moines, armés de toutes
pièces, la joignirent;

Trois moines sur leurs grands chevaux bar-
rés de fer de la tête aux pieds, au milieu du
chemin, trois moines rouges.

• Venez avec nous au couvent, venez avec
nous, belle jeune fille; là ni or ni argent, en
vérité, ne vous manquera.

— Sauf votre grâce, messeigneurs, ce n'est
pas moi qui irai avec vous, j'ai peur de vos
épées qui pendent à votre côté.

— Venez avec nous, jeune fille, il ne vous
arrivera aucun mal.

— Je n'irai pas, messeigneurs, on entend
dire de vilaines choses!

— On entend dire assez de vilaines choses
aux méchants! Que mille fois maudites soient
toutes les mauvaises langues! Venez avec
nous, jeune fille, n'ayez pas peur!

— Non, vraiment! je n'irai point avec vous!
j'aimerais mieux être brûlée!

— Venez avec nous au couvent, nous vous
mettrons à l'aise.

— Je n'irai point au couvent, j'aime mieux
rester dehors. Sept jeunes filles de la cam-
pagne y sont allées, dit-on, sept belles jeunes
filles à flâner, et elles n'en sont point sorties.

— S'il y est entré sept jeunes filles, vous
serez la huitième!

Et eux de la jeter à cheval, et s'enfuir au
galop; de s'enfuir vers leur demeure, de s'en-
fuir rapidement avec la jeune fille en travers,
à cheval, un bandeau sur la bouche.

Et au bout de sept ou huit mois, ou quelque
chose de plus :

• Que ferons-nous, mes frères, de cette
fille-ci maintenant? — Mettons-la dans un
trou de terre. — Mieux vaudrait sous la croix.

— Mieux vaudrait encore qu'elle fût enterrée
sous le maître-autel. — Eh bien! enterrons-la
ce soir sous le maître-autel, où personne de sa
famille ne la viendra chercher.

Vers la chute du jour, voilà que tout le ciel
se fend! De la pluie, du vent, de la grêle, le
tonnerre le plus épouvantable!

Or, un pauvre chevalier, les habits trempés
par la pluie, voyageait tard, battu de l'orage.

Il voyageait par là et cherchait quelque
part un asile, quand il arriva devant l'église
de la commanderie.

Et lui de regarder par le trou de la serrure,
et de voir briller dans l'église une petite lu-
mière.

Et les trois moines, à gauche, qui creusaient
sous le maître-autel; et la jeune fille sur le
côté, ses petits pieds nus attachés.

La pauvre jeune fille se lamentait, et de-
mandait grâce :

• Laissez-moi ma vie, messeigneurs! au
nom de Dieu! Messeigneurs, au nom de Dieu!
laissez-moi ma vie! Je me promènerai la nuit
et me cacherai le jour.

Et la lumière s'éteignit, et le chevalier res-
tait à la porte sans bouger, stupéfait;
Et le chevalier entendit la jeune fille se
plaindre au fond de son tombeau :

• Je voudrais pour ma créature l'huile et
le baptême; puis l'extrême-onction pour moi-
même, et je mourrai contente et de grand
cœur après.

Le chevalier s'en alla frapper à la porte de
l'évêché.

• Monseigneur l'évêque de Cornouaille,
éveillez-vous, éveillez-vous; vous êtes là dans
votre lit, couché sur la plume molle; vous
êtes là dans votre lit, sur la plume bien molle,
et il y a une jeune fille qui gemit au fond d'un
trou de terre dure, demandant pour sa créa-
ture l'huile et le baptême, et l'extrême-onction
pour elle-même.

On creusa sous le maître-autel par ordre du
seigneur évêque, et on retira la pauvre jeune
fille de sa fosse profonde, avec son petit en-
fant, endormi sur son sein.

Elle avait rongé ses deux bras, elle avait
déchiré sa poitrine, elle avait déchiré sa blan-
che poitrine jusqu'à son cœur.

Et le seigneur évêque, quand il vit cela, se
jeta à deux genoux, en pleurant sur la tombe.

Il pleura trois jours et trois nuits, les ge-
noux dans la terre froide, vêtu d'une robe de
crin et nu-pieds.

Et au bout de la troisième nuit, tous les
moines étant là, l'enfant vint à bouger entre
les deux lumières placées à ses côtés.

Il ouvrit les yeux, il marcha droit, droit aux
trois moines rouges :

• Ce sont ceux-ci!
Et les trois moines ont été brûlés vifs, et
leurs cendres jetées au vent; leur corps a été
puni à cause de leur crime.

Ballade bretonne.

traduction de M. DE LA VILLEMARQUÉ.

LES FÉES DE LOC-IL-DU.

Un soir, la blanche Arma, reine des fées,
appelle ses jeunes sœurs dispersées dans le
vallon de Loc-Il-Du. Au cri qu'elle jette, on
les voit toutes accourir comme une volée de
tourterelles. Arma était appuyée contre un
pommier aux fruits rouges, portant mêlée à ses
cheveux une couronne de gui.

• Que veut notre dame? dirent les fées
toutes d'une voix; que demande-t-elle pour
que la soirée lui semble courte? Devrons-nous
tresser des paniers de jonc et les remplir de
fleurs, ou bien désirer-t-elle que nous dansions
sur l'herbe fine, portant chacune sur la tête un
vase de cristal rempli d'eau? Faut-il frapper
à la porte de pierre des Korigans et leur ordon-
ner de déployer leurs rondes sur la bruyère, en
chantant les jours de la semaine? Est-il temps
de descendre à la mer pour s'asseoir sur les
vagues comme sur des chevaux marins?

Mais la belle Arma releva la tête et dit len-
tement :

• Ce que je souhaite, ce n'est ni la mer, ni
les Korigans, ni la danse, ni les fleurs, car j'ai
le cœur malade du côté de la joie; ce que je
souhaite, ce n'est rien de ce que peut me donner
ma puissance; c'est l'amour du fils de Pen-Ru,
le seigneur de Tre-Garantez.

• Qui de vous a vu Pen-Ru quand il parcourt
les grèves sur son cheval brun? Sa chevelure
ressemble à deux ailes de corbeau reployées,
et tout ce qu'il regarde semble être fait pour
le servir, tant son visage est fier et beau.

• Voilà longtemps que mes yeux ont distingué
Marc Pen-Ru parmi les hommes, et que mon
amour le protège. Quand il revient la nuit par
les pentes rapides, j'envoie les Korigans pour
balayer devant lui les pierres qui pourraient
faire trébucher son cheval; quand il parcourt
la dune sablonneuse sous la chaleur du jour,
j'appelle les nuées pour qu'elles étendent leur
ombre sur son front.

• C'est moi qui ai semé les fleurs d'or qui
poussent dans les fentes du donjon, sous la
fenêtre de Marc; c'est moi qui tresse ses filets
de pêche, qui soigne ses levriers de chasse, qui
distribue le soleil et la rosée à ses moissons.
Toutes ses joies lui viennent de moi, et cepen-
dant Marc est sans reconnaissance pour la fée
de Loc-Il-Du.

• Marc a écouté la parole des jeunes soli-
taires venus d'Hibernie; il a oublié les dieux
de ses pères pour un nouveau dieu qu'il nomme
Christ; Marc passe avec dédain devant les
chênes sacrés, ou les pierres longues, et la ten-
dresse d'une fée est sans charme pour lui.

• Mais voici qu'il s'est assis sur la mousse à
l'entrée du bois de hêtre; j'ai touché ses pau-
pières de ma faucille d'or et il s'est endormi.
Venez donc toutes, ô vous qui m'obéissez, afin
que nous le transportions dans le palais de
cristal que j'habite au haut de la montagne, et
qu'il y devienne mon époux de choix.

Toutes les fées applaudirent Arma et se pré-
cipitèrent avec elle vers la clairière où dormait
Marc. Il était étendu sous un buisson d'aubé-
pine, non loin d'une pierre sacrée; son man-
teau brun lui servait de couche. A le voir ainsi
immobile dans sa force et son agilité, on eût
dit un jeune loup sommeillant à l'entrée de sa
tanière.

Les fées s'abattirent tout autour, comme des
oiseaux de mer et se mirent à chanter en chœur :

• Janvier pour la neige, février pour les gla-
çons, mars pour la grêle, avril pour les bour-
geons, mai pour l'herbe verte, juin pour les
fenaisons, juillet pour les œufs éclos, août pour
les moissons, septembre pour les brouillards,
octobre pour les aquilons, novembre pour les
grands ruisseaux, décembre pour les frissons.

Et tout en chantant, elles avaient saisi le
manteau sur lequel dormait Marc-Pen-Ru, et
elles l'emportaient dans les airs, vers la mon-
tagne où s'élève le palais de cristal; mais voilà
que le gentilhomme s'éveille et qu'il reconnaît
la reine des fées de Loc-Il-Du. Alors il s'écrie :

• Que veux-tu de moi, belle Arma?

Arma répondit :

• Dors, Pen-Ru, dors, jusqu'à ce que tu sois
dans mon palais, au haut de la montagne; alors
tu te réveilleras pour m'aimer et vivre heureux
comme mon époux.

Mais Pen-Ru dit d'une voix ferme :

• Cela ne peut être, Arma, car tu es une
divinité païenne, et moi je suis chrétien. Laisse-
moi donc retourner au manoir où mon père
m'attend.

La fée reprit :

• Tu ne sais pas quels honneurs te sont
réservés, Marc; je te donnerai ma part de
royauté et mes droits sur tout le monde des
esprits.

— J'aime mieux, reprit Pen-Ru, la couronne
d'étoiles que Dieu donne à ses élus et une place
dans son paradis.

— Tu mangeras comme les rois de la terre,
tu boiras dans l'or des vins délicieux.

— Je préfère le pain noir et l'eau des fon-
taines que le signe de la croix à bénis.

— Tu seras vêtu de velours et de pierreries.

— Je veux garder la chemise de crin que
portent les solitaires chrétiens et qui fait les
bienheureux.

En parlant ainsi, Pen-Ru prit une sainte
relique, en forme de croix, qui ne le quittait
point, et dit :

• Voici de quoi vaincre tous vos talismans.

Arma voulut frapper la relique de sa faucille
d'or, mais la faucille se brisa, et Marc Pen-Ru
continua :

• Celle que je toucherai de cette relique
sera forcée de me laisser.

Alors Arma cria aux fées de l'emporter plus
haut; et quand les forêts et les villages ne
parurent plus que comme des points noirs, elle
dit :

• Maintenant, Marc, tu ne peux te servir de
ta relique, car, si nous te laissons, tu roulerais
dans l'abîme et tu mourrais.

Marc répondit :

• Heureux ceux qui meurent dans la foi;
Dieu les recevra dans sa gloire.

A ces mots, il toucha, l'une après l'autre, de
sa relique, toutes les fées, qui s'envolèrent avec
un cri; de sorte que le manteau, n'étant plus
soutenu, roula dans l'espace, comme un flocon
de neige, et Marc-Pen-Ru avec lui.

Or, c'est depuis ce temps qu'Arma et toutes
ses fées ont quitté Loc-Il-Du; que les forêts
sont devenues des landes arides et les prairies
des ravins dépouillés. Seulement, au fond du
val, on voit encore trois pierres rongées de
mousse sur lesquelles rampent des chèvres dont
un enfant peut cueillir les glands, et que l'on
appelle la tombe de Marc Pen-Ru.

Ballade bretonne.

LE TOMBEAU DANS LE BUSENTO.

Il est nuit : sur les flots du Busento, près
de Cosenza, résonnent des chants sours; des
voix sortent des eaux pour y répondre, et un
dernier écho se répète au sein des tourbillons.

Et remontant, descendant le fleuve en tout
sens, errent les ombres des vaillants Goths qui
pleurent Alarie, le plus justement regretté de
leurs morts.

Beaucoup trop tôt et loin de la patrie, ils
ont dû l'ensevelir là, lorsque les blondes boucles
de la jeunesse entouraient encore ses épaules.

Sur les bords du Busento, ils se rangèrent à
l'envi pour détourner le cours du fleuve et lui
creuser un nouveau lit.

Dans le fond déserté par les flots, ils fouil-
lèrent encore la terre et y plongèrent le cadavre
toujours debout sur son cheval et couvert de
son armure.

Puis ils le couvrirent de terre, ainsi que ses
nombreux trésors, afin que désormais les hautes
herbes du fleuve pussent croître sur la tombe
du héros.

Détourné pour la seconde fois, le torrent
reprit son cours naturel; d'un choc puissant,
les flots du Busento bondirent dans leur vieux
lit.

Et un chœur d'hommes chantait : Repose en
paix dans ta gloire! D'aucun Romain la vile
cupidité ne viendra troubler le repos de ta
tombe!

Ils chantaient; et l'hymne de louanges
résonna dans toute l'armée des Goths. Roule
ces louanges, onde du Busento, roule-les de
mer en mer.

Comte DE PLATEN.

LES DEUX GRANADIERS.

Deux grenadiers dirigeaient leurs pas vers
la France, deux grenadiers qui avaient été faits
prisonniers pendant la campagne de Russie.
Et quand ils touchèrent aux quartiers alle-
mands, ils penchèrent tristement la tête.

C'est là qu'ils apprirent la triste nouvelle :
comment l'empire français était détruit; com-
ment la grande armée avait été défaite et
mise en déroute, et comment l'Empereur, l'Em-
pereur se trouvait prisonnier.

A ce douloureux récit, les deux grenadiers
versèrent bien des larmes. L'un d'eux soupira :

• Quel mal affreux je ressens! comme mes
anciennes blessures me cuisent!

L'autre reprit : « La chanson est finie; moi
aussi je voudrais mourir avec toi; mais j'ai une
femme et des enfants qui m'attendent, et qui
sans moi périraient de faim.

— Que me font femme et enfants? j'ai bien
un autre souci! qu'ils aillent mendier, s'ils ont
faim! Mon Empereur, mon Empereur pris-
onnier!

• Ami, promets-moi d'exaucer ma prière : si,
comme je l'espère, la mort ne doit pas tarder
à me délivrer, transporte mon cadavre jusqu'en
France, enterre-moi dans la terre de France.

• Pose sur mon cœur ma croix d'honneur sus-
pendue à son ruban rouge; place-moi mon fusil
dans la main, et mon sabre au côté.

• C'est ainsi que je veux être couché dans la
tombe, c'est ainsi que je veux attendre, comme
une sentinelle, jusqu'au moment où j'entendrai
résonner le fracas des canons et les piéti-
nements des chevaux hennissants. Alors sans
doute — mon cœur en frissonne déjà — alors
mon Empereur passera à cheval au-dessus de
ma tombe; des milliers d'épées se heurteront
en croisant leurs éclairs; alors je me dresserai
tout armé hors de mon cercueil, pour défendre
mon Empereur, mon Empereur!

H. HEINE.